

MÉMORIAL  
DE S<sup>TE</sup>-HÉLÈNE.

---

MON ENLÈVEMENT

DE LONGWOOD.

Réclusion au secret à Sainte-Hélène.

Espace d'environ six semaines.

---

*Lundi 25 Novembre 1816.*

Mon enlèvement de Longwood.

**S**UR les quatre heures l'Empereur m'a fait demander; il venait de finir son travail, et il s'en montrait tout content. « J'ai fait avec Bertrand de la fortification » toute la journée, m'a-t-il dit, aussi m'a-t-elle parue très-courte. » J'ai déjà dit que c'était, dans l'Empereur, un goût nouveau, tout à fait du moment, et Dieu sait comme ils sont précieux ici.

J'avais rejoint l'Empereur sur l'espace de gazon qui avoisine la tente; de là nous avons gagné le tournant de l'allée

qui conduit au bas du jardin. On a apporté cinq oranges dans une assiette, du sucre et un couteau; elles sont fort rares dans l'île, elles viennent du Cap; l'Empereur les aime beaucoup; celles-ci étaient une galanterie de lady Malcolm; l'Amiral répétait cette offrande toutes les fois qu'il en avait l'occasion. Nous étions trois en ce moment auprès de l'Empereur; il m'a donné une de ces oranges à mettre dans ma poche, pour mon fils, et s'est mis à couper et à préparer lui-même les autres par tranches; et, assis sur le tronc d'un arbre, il les mangeait et en distribuait gaîment et familièrement à chacun de nous. Je rêvais précisément, par un instinct fatal, au charme de ce moment! Que j'étais loin, hélas! d'imaginer que ce devait être le dernier don que je pourrais tenir de sa main!...

L'Empereur s'est mis ensuite à faire quelques tours de jardin; le vent était devenu froid: il est rentré, et je l'ai suivi seul dans le salon et la salle de billard qu'il parcourait dans leur étendue. Il me parlait de nouveau de sa journée, me questionnait sur la mienne; puis, la conversation s'étant fixée sur son ma-

riage, il s'étendait sur les fêtes qui avaient amené le terrible accident de celle de M. Schwartzemberg, dont je me promettais intérieurement de faire un article intéressant dans mon journal, quand l'Empereur s'est interrompu tout-à-coup pour examiner, par la croisée, un groupe considérable d'officiers anglais qui débouchaient vers nous par la porte de notre enclos: c'était le Gouverneur entouré de beaucoup des siens. Or, le Gouverneur était déjà venu le matin, a fait observer le Grand-Maréchal, qui entrait en ce moment; il l'avait eu chez lui assez long-temps; de plus, a-t-il ajouté, on parlait d'un certain mouvement de troupes. Ces circonstances ont paru singulières; et ce que c'est pourtant qu'une conscience coupable! l'idée de ma lettre clandestine me revint à l'instant, et un secret pressentiment m'avertit aussitôt que tout cela me regardait. En effet, peu d'instans après, on est venu me dire que le colonel anglais, la créature de sir Hudson Lowe, m'attendait chez moi. J'ai fait signe que j'étais avec l'Empereur, qui m'a dit quelques minutes après: « Allez voir, mon cher, ce que vous veut cet

» animal. » Comme je m'éloignais déjà, il a ajouté : « *Et surtout venez promptement.* » Et voilà pour moi les dernières paroles de Napoléon. Hélas ! je ne l'ai plus revu ! Son accent, le son de sa voix, sont encore à mes oreilles. Que de fois depuis je me suis complu à y arrêter ma pensée ! et quel charme, quelle peine peut tout-à-la-fois renfermer un douloureux souvenir !

Celui qui m'avait fait demander était le complaisant dévoué, l'homme d'exécution du Gouverneur, avec lequel je communiquais du reste assez souvent à titre d'interprète. A peine il m'aperçut, que, d'une figure bénigne, d'une voix mielleuse, il s'enquit, avec un intérêt tendre, de l'état de ma santé : c'était le baiser de Judas....; car lui ayant fait signe de la main de prendre place sur mon canapé, et m'y asseyant moi-même, il saisit cet instant pour se placer entre la porte et moi; et, changeant subitement de figure et de langage, il me signifia qu'il m'arrêtait au nom du Gouverneur sir Hudson Lowe, sur une dénonciation de mon domestique, pour correspondance clandestine. Des dragons cernaient déjà ma chambre, toute

observation devint inutile, il fallut céder à la force; je fus emmené sous une nombreuse escorte. L'Empereur a écrit depuis, ainsi qu'on le verra plus bas, qu'en me voyant de sa fenêtre, entraîné dans la plaine au milieu de ces gens armés, l'alacrité de ce nombreux état-major caracolant autour de moi, la vive ondulation de leurs grands panaches, lui avaient donné l'idée de la joie féroce des sauvages de la mer du Sud, dansant autour du prisonnier qu'ils vont dévorer.

J'avais été séparé de mon fils, qu'on avait retenu prisonnier dans ma chambre, et qui me rejoignit peu de temps après, aussi sous escorte; si bien qu'à dater de cet instant comptent pour nous l'interruption soudaine et le terme final de toute communication avec Longwood. On nous enferma tous les deux dans une misérable cahutte, voisine de l'ancienne habitation de la famille Bertrand. Il me fallut coucher sur un mauvais grabat, mon malheureux fils à mes côtés, sous peine de le laisser étendu par terre. Je le croyais en cet instant en danger de mort : il était menacé d'un anévrisme, et avait failli, peu de jours auparavant, expirer

dans mes bras. On nous tint jusqu'à onze heures sans manger; et quand, cherchant à pourvoir aux besoins de mon fils, je voulus demander un morceau de pain aux gens qui nous entouraient, à la porte et à chaque fenêtre où je me présentai il me fut répondu tout d'abord par autant de baïonnettes.

*Mardi 25 au Mercredi 26.*

Visite officielle de mes papiers, etc.

Quelle nuit que la première que l'on passe emprisonné entre quatre murailles!..... Quelles pensées! Quelles réflexions!..... Toutefois, ma dernière idée du soir, la première de mon réveil avaient été que j'étais encore à quelques minutes de distance seulement de Longwood, et que pourtant, peut-être, l'éternité m'en séparait déjà!....

Dans la matinée, le Grand-Maréchal, accompagné d'un officier, a passé à vue de ma cahutte, et à portée de la voix. J'ai pu lui demander de mon donjon comment se portait l'Empereur. Le Grand-Maréchal se rendait à Plantation-Housse, chez le Gouverneur : c'était indubitablement à mon sujet; mais de quoi pouvait-il être chargé! Quelles

étaient les pensées, les désirs de l'Empereur à cet égard? C'est là ce qui m'occupait tout à fait. Le grand-Maréchal, en repassant, m'a fait, avec tristesse, un geste qui m'a donné l'idée d'un adieu, et m'a serré le cœur.

Dans la matinée encore, le général Gourgaud et M. de Montholon sont venus jusqu'à l'ancienne demeure de M<sup>me</sup> Bertrand, en face de moi et assez près. Il m'a été doux de les revoir et d'interpréter leurs gestes d'intérêt et d'amitié. Ils ont sollicité vainement de pénétrer jusqu'à moi; il leur a fallu s'en retourner sans rien obtenir. Peu de temps après, M<sup>me</sup> Bertrand m'a envoyé des oranges, me faisant dire qu'elle recevait à l'instant même des nouvelles indirectes de ma femme, qui se portait bien. Cet empressement, ces tendres témoignages de tous mes compagnons, m'étaient la preuve que les sentimens de famille se réveillent au premier coup de malheur, et je trouvais en ce moment quelque charme à être captif.

Cependant, aussitôt après mon arrestation on n'était pas demeuré oisif dans mon ancien logement. Un commissaire de police, importation toute récente

dans la colonie, la première tentative de cette nature, je pense, hasardée sur le sol britannique, avait fait sur moi son coup d'essai. Il avait fouillé mon secrétaire, enfoncé des tiroirs, saisi tous mes papiers; et jaloux de montrer sa dextérité et tout son savoir faire, il avait procédé de suite à défaire nos lits, démonter mon canapé, et ne parlait de rien moins que d'enlever les planchers.

Le Gouverneur, devenu maître de tous mes papiers, suivi de huit à dix officiers, s'est mis en devoir de me les produire triomphalement. Descendu à l'opposite de moi dans l'ancienne demeure de M<sup>me</sup> Bertrand, il ma fait demander si je voulais y aller pour assister à leur inventaire, ou si je préférais qu'il se rendit chez moi. J'ai répondu que, puisqu'il me laissait le choix, le dernier parti me serait le plus agréable. Tout le monde ayant pris place, je me suis levé pour protester hautement contre la manière peu convenable dont j'avais été arraché de Longwood, sur l'illégalité avec laquelle on avait scellé mes papiers loin de ma personne; enfin j'ai protesté contre la violation qu'on allait faire de mes papiers secrets, de ceux qui étaient

les dépositaires sacrés de ma pensée, qui ne devaient exister que pour moi, dont jusqu'ici personne au monde n'avait eu connaissance. Je me suis élevé contre l'abus que pouvait en faire le pouvoir; j'ai dit à sir Hudson Lowe que s'il pensait que les circonstances requissent qu'il en prît connaissance, c'était à sa sagesse à y pourvoir; que cette lecture ne m'embarrassait nullement d'ailleurs; mais que je devais à moi-même, aux principes, d'en charger sa responsabilité, de ne céder qu'à la force et de ne point autoriser un tel acte par mon consentement.

Ces paroles, de ma part, en présence de tous ses officiers, contrariaient fort le Gouverneur, qui, s'irritant, s'est écrié : « Monsieur le comte, n'empirez pas votre situation, elle n'est déjà que trop mauvaise! » Allusion sans doute à la peine de mort qu'il nous rappelait souvent que nous encourrions en nous prêtant à l'évasion du grand captif. Il ne doutait pas que mes papiers fussent lui procurer les plus grandes découvertes. Dieu sait jusqu'ou pouvaient aller ses idées à cet égard.

Au moment de procéder à leur lecture,

il appela le général Bingham, commandant en second de l'île, pour y prendre personnellement part; mais la délicatesse et les idées de celui-ci différaient beaucoup de celles du Gouverneur. « Sir Hudson Lowe, lui répondit-il avec un dégoût marqué, je vous prie de m'excuser, je ne me crois pas capable de lire cette espèce d'écriture française. »

Je n'avais au fait nulle objection réelle à ce que le Gouverneur prît connaissance de mes papiers; je lui dis donc que, non comme juge ni magistrat, car il n'était pour moi ni l'un ni l'autre, mais à l'amiable et de pure condescendance, je trouvais bon qu'il les parcourût. Il tomba d'abord sur mon journal. On juge de sa joie et de ses espérances en apercevant qu'il allait lui présenter jour par jour tout ce qui se passait au milieu de nous à Longwood. Cet ouvrage était assez dégrossi pour qu'une note des matières ou l'indication des chapitres se trouvât en tête de chaque mois. Sir Hudson Lowe y lisant souvent son nom, courait tout d'abord à la page indiquée chercher les détails; et s'il eut là maintes occasions d'exercer sa longanimité, ce n'était pas ma faute, lui re-

marquai-je, mais plutôt celle de son indiscretion. Je l'assurai que cet écrit était un mystère profond, étranger à tous; que l'Empereur lui-même, qui en était l'unique objet, n'en avait lu que les premières feuilles; qu'il était loin d'être arrêté; qu'il devait demeurer longtemps un secret, n'être que pour moi seul.

Sir Hudson Lowe ayant parcouru mon journal deux ou trois heures, je lui dis que j'avais voulu le mettre à même d'en prendre une juste idée, qu'à présent c'était assez, que je me croyais obligé, par bien des considérations, à lui interdire, autant qu'il était en mon pouvoir, d'aller plus loin; qu'il avait la force; mais que je protesterais contre sa violence et son abus d'autorité. Il me fut aisé de voir que c'était un vrai contretemps pour lui; il hésita même: toutefois ma protestation eut son plein effet, et il ne fut plus touché à mon journal. J'aurais pu étendre ma protestation à tous mes autres papiers; mais ils m'importaient peu: ils causèrent pendant plusieurs jours l'inquisition la plus minutieuse.

J'avais mes dernières volontés scellées:

il me fallut ouvrir cette pièce, ainsi que d'autres papiers d'une nature aussi sacrée. Arrivé au fond d'un portefeuille où reposaient des objets que je n'avais pas osé toucher depuis que j'étais loin de l'Europe, il a fallu les ouvrir. Ce devait être pour moi la journée des émotions : leur vue a remué dans mon cœur de vieux souvenirs que mon courage y tenait comprimés depuis de douloureuses séparations. J'en ai été vivement ému ; je suis sorti rapidement de la chambre. Mon fils, demeuré présent, m'a dit que le Gouverneur, lui-même, n'a pas été sans se montrer sensible à ce mouvement.

*Jeudi 28 au Samedi 30.*

Ma translation à Balcombe's cottage.

Aujourd'hui vingt-huit, nous avons été tirés de notre misérable cahutte, et transférés à une petite lieue de là, dans une espèce de chaumière de plaisance (voyez la carte) appartenant à monsieur Balcombe, notre hôte de Briars. La demeure était petite, mais du moins très-supportable, et située en face de Longwood, à assez peu de distance : nous n'en étions séparés que par plusieurs

lignes de précipices et de sommités très-escarpées. Nous étions gardés par un détachement du 66<sup>e</sup> ; un grand nombre de sentinelles veillaient sur nous, et défendaient nos approches. Un officier y était à nos ordres, nous dit obligeamment sir Hudson Lowe, et pour notre commodité, assurait-il. Toute communication était sévèrement interceptée ; nous demeurions sous l'interdit le plus absolu. Un chemin circulait sur la crête de notre bassin ; le général Gourgaud, escorté d'un officier anglais, vint le parcourir : il nous fut aisé de distinguer ses efforts pour se rapprocher de nous autant que cela lui était possible ; et ce fut avec un sentiment de joie et de tendresse que nous reçûmes et rendîmes de loin les saluts et les démonstrations que nous adressait notre compagnon. La bonne et excellente M<sup>me</sup> Bertrand nous envoya de nouveau des oranges : il ne nous fut pas permis de lui écrire un mot de remerciement ; il fallut nous borner à confier toute notre reconnaissance à des poignées de roses cueillies dans notre prison, et que nous lui envoyâmes.

Sir Hudson Lowe, dès le lendemain, vint nous visiter dans notre nouvelle

demeure. Il voulut savoir comment j'avais été couché; je le conduisis à une pièce voisine, et lui fis voir un matelas par terre : notre nourriture avait été à l'avenant. « Vous l'apprenez, lui dis-je, » parce que vous l'avez demandé; j'y » attache peu de prix. » Alors il s'est violemment fâché contre ceux qu'il avait chargés de nous installer, et nous a envoyé nos repas de sa cuisine de Plantation-Housse, bien qu'à deux lieues de distance, et cela jusqu'à ce qu'on eût pourvu régulièrement à nos besoins.

Cependant, une fois dans notre nouvelle prison, il fallut bien songer à nous créer des occupations, pour pouvoir supporter le temps. Je partageai nos heures de manière à remplir notre journée : je donnai des leçons régulières d'histoire et de mathématiques à mon fils, nous fîmes quelques lectures suivies, et nous marchions dans notre enclos durant les intervalles. Le lieu, pour Sainte-Hélène, était agréable, il y avait un peu de verdure et quelques arbres, grand nombre de poules, qu'on élevait, du reste, pour la consommation de Longwood, quelques pintades et autres gros oiseaux que nous eûmes bientôt

apprivoisés : les captifs sont ingénieux et compatissans. Enfin, le soir nous allumions du feu, je racontais à mon fils des histoires de famille, je le mettais au fait de mes affaires domestiques, je lui apprenais et lui faisais noter les noms de ceux qui m'avaient montré de la bienveillance dans la vie, ou m'avaient rendu quelques services.

En somme, nos momens étaient tristes, mélancoliques; mais si calmes qu'ils n'étaient pas sans une certaine douceur. Une seule idée nous était poignante et nous revenait sans cesse : l'Empereur était là, presque à notre vue, et pourtant nous habitions deux univers; une si petite distance nous séparait, et pourtant toutes communications avaient cessé! Cet état avait quelque chose d'affreux; je n'étais plus avec lui, je n'étais pas non plus avec ma famille, que j'avais quittée pour lui : que me restait-il donc? Mon fils partageait vivement toutes ces sensations; exalté par cette situation et par la chaleur de son âge, ce cher enfant m'offrit, dans un moment d'élan, de profiter de l'obscurité de la nuit pour tromper la surveillance de nos sentinelles, descendre les nombreux pré-



cipices et gravir les hauteurs escarpées qui nous séparaient de Longwood, et pénétrer jusqu'à Napoléon, dont il rapporterait des nouvelles, garantissait-il, avant le retour du jour. Je calmai son zèle, qui, s'il eût été praticable, n'eût pu avoir d'autre résultat qu'une satisfaction personnelle, et eût pu créer les inconvéniens les plus graves. L'Empereur m'avait tant et si souvent parlé, que je ne pensais pas qu'il eût rien à me faire dire; et si la tentative de mon fils eût été découverte, quel bruit n'eût-elle pas fait, quelle importance le Gouverneur ne lui eût-il pas donnée, quels contes absurdes n'eût-il pas imaginés, produits! etc.

*Dimanche 1<sup>er</sup> Décembre au Vendredi 6.*

Je prends un parti; mes lettres à sir Hudson Lowe, etc.

Cependant les jours de notre emprisonnement s'écoulaient, et le Gouverneur, bien qu'il continuât de nous visiter souvent, ne nous parlait pas d'affaires; seulement il m'avait laissé entrevoir que mon séjour dans l'île, et au secret, pourrait se continuer jusqu'au retour des nouvelles de Londres.

Près de huit jours étaient déjà passés sans le moindre pas vers un dénouement quelconque. Cet état passif et inerte n'était pas dans ma nature. La santé de mon fils était par moment des plus alarmantes. Privé de toute communication quelconque avec Longwood, je demeurais seul vis-à-vis de moi-même. Je méditais sur cette situation; j'arrêtai un plan et pris un parti: je le choisis extrême, pensant que s'il était approuvé de l'Empereur, il pourrait être utile, et que rien ne me serait plus facile que de revenir en arrière, si c'était son désir. En conséquence, j'écrivis au Gouverneur la lettre suivante:

« M. le Gouverneur. — Par suite d'un » piège tendu par mon valet, j'ai été en- » levé de Longwood le vingt-cinq du » courant, et tous mes papiers saisis. Je » me suis trouvé avoir enfreint vos res- » trictions, auxquelles je m'étais soumis. » Mais ces restrictions, vous ne les aviez » confiées ni à ma parole, ni à ma déli- » catesse: elles m'eussent été sacrées. » Vous les aviez confiées à des peines; » j'en ai couru les risques; vous avez » appliqué ces peines à votre fantaisie, » je n'y ai rien objecté. Jusque-là rien

» de plus régulier; mais la peine a ses  
 » limites, sitôt que la faute est circon-  
 » crite. Or, qu'est-il arrivé? Deux lettres  
 » ont été données à votre insu : l'une  
 » est une relation de nos événemens au  
 » prince Lucien, relation qui était des-  
 » tinée à passer par vos mains, si vous  
 » ne m'aviez fait dire que la continuation  
 » de mes lettres et de leur style me ferait  
 » éloigner, par vous, d'auprès de l'Empe-  
 » reur. La seconde est une simple com-  
 » munication d'amitié. Cependant, cette  
 » circonstance a mis en vos mains tous  
 » mes papiers; vous en avez vu les plus  
 » secrets. J'ai mis une telle facilité à vos  
 » recherches, que je me suis prêté à vous  
 » laisser parcourir, sur votre parole pri-  
 » vée, ce qui n'était connu que de moi,  
 » n'était encore que des idées ou des  
 » rédactions informes, non arrêtées,  
 » susceptibles d'être à chaque instant  
 » corrigées, rectifiées, modifiées; en un  
 » mot, le secret, le chaos de mes pen-  
 » sées. J'ai voulu vous convaincre par là,  
 » et, j'en appelle à votre bonne foi, j'es-  
 » père vous avoir convaincu, que dans  
 » la masse des papiers que vous avez  
 » sommairement parcourus, il n'existe  
 » rien de ce qui aurait pu concerner la

» haute et importante partie de votre mi-  
 » nistère. Aucun complot, aucun nœud,  
 » pas une seule idée relative à l'évasion  
 » de Napoléon. Vous n'avez pu en trouver  
 » aucune, parce qu'il n'en existait aucune.  
 » Nous la croyons impossible, nous n'y  
 » songeons pas; et, ce n'est pas que je  
 » veuille m'en défendre, j'y eusse volon-  
 » tiers donné les mains, si j'en eusse vu  
 » la possibilité. J'eusse volontiers payé  
 » de ma vie cette évasion. Je serais mort  
 » martyr du dévouement; c'eût été vivre  
 » à jamais dans les cœurs nobles et géné-  
 » reux. Mais, je le répète, personne ne  
 » le croit possible, et n'y songe. L'Empe-  
 » reur Napoléon en est encore à la même  
 » pensée, aux mêmes désirs qu'en abor-  
 » dant *librement et de bonne foi* le Belléro-  
 » phon, d'aller chercher quelques jours  
 » tranquilles en Amérique, ou même en  
 » Angleterre, sous la protection des lois.  
 » Les choses une fois ainsi établies,  
 » je proteste de tout mon pouvoir, je  
 » m'oppose formellement à ce que vous  
 » lisiez désormais, je pourrais dire tous  
 » mes papiers secrets; mais je me borne  
 » seulement à ceux que j'appelle *mon*  
 » *Journal*. Je dois cette mesure à mon  
 » grand respect pour l'auguste person-

» nage qui s'y retrouve sans cesse; je la  
 » dois au respect de moi-même. Je de-  
 » mande donc de deux choses l'une: ou,  
 » si dans votre conscience vous croyez  
 » ces papiers étrangers à votre grand  
 » objet, qu'ils me soient rendus sur-le-  
 » champ; ou, si d'après ce que vous en  
 » avez lu vous pensez que certaines par-  
 » ties sont de nature à être mises sous  
 » les yeux de vos ministres, je demande  
 » que vous leur en envoyiez la totalité,  
 » et me fassiez suivre avec eux. Il y est  
 » trop question de vous, Monsieur, pour  
 » que votre délicatesse ne vous fasse une  
 » loi d'adopter l'un ou l'autre de ces par-  
 » tis. Vous ne sauriez chercher à profiter  
 » plus que je ne l'ai permis, de cette  
 » occasion d'y lire ce qui regarde votre  
 » personne. Autrement, à quelles induc-  
 » tions ne vous exposerait pas un abus  
 » d'autorité, et comment empêcher qu'on  
 » ne liât cette circonstance au piège qui  
 » m'a été tendu, au grand bruit qu'on se  
 » trouvera avoir fait pour si peu de chose?

» Arrivé en Angleterre avec ces pa-  
 » piers, je demanderai aux ministres à  
 » leur tour, et j'appellerai le monde à  
 » témoin, de quelle utilité peut être aux  
 » yeux des lois un papier où se trouvent

» consignés, dans toute la négligence  
 » d'un mystère profond, jour par jour, la  
 » conversation, les paroles, peut-être jus-  
 » qu'aux gestes de l'Empereur Napoléon?  
 » Je leur demanderai surtout quelle in-  
 » violabilité de secret je n'ai pas droit  
 » d'exiger d'eux sur toutes les parties  
 » d'un recueil qui n'était encore que ma  
 » pensée brute, qui n'existe pas, à bien  
 » dire, qui ne présente que des matériaux  
 » encore informes, dont je pouvais sans  
 » scrupule désavouer presque toutes les  
 » parties, parce qu'elles étaient loin d'être  
 » arrêtées encore vis-à-vis de moi-même;  
 » dans lequel, chaque jour, il m'arrivait  
 » de redresser, à l'aide d'une conversa-  
 » tion nouvelle, les erreurs d'une con-  
 » versation passée, erreurs toujours iné-  
 » vitables et fréquentes, et dans celui qui  
 » parle sans croire être observé, et dans  
 » celui qui recueille sans se croire tenu  
 » à garantir. Quant à ce qui vous y con-  
 » cerne, Monsieur, si vous avez eu à vous  
 » récrier maintes fois sur l'opinion et les  
 » faits que j'ai émis sur votre personne,  
 » rien ne vous est plus aisé, d'homme  
 » à homme, que de me faire connaître  
 » mon erreur. Vous ne me rendrez jamais  
 » plus heureux que de me donner l'oc-

» casion d'être juste; et à la suite des  
 » éclaircissemens, quelle que soit l'opi-  
 » nion dans laquelle je persiste, vous  
 » serez forcé du moins de reconnaître  
 » ma droiture et ma bonne foi.

» Du reste, quel que soit le parti que  
 » vous comptiez prendre à mon égard,  
 » M. le Gouverneur, à compter de cet  
 » instant je me retire, autant que l'admet  
 » la position où je me trouve, de la su-  
 » jétion volontaire à laquelle je m'étais  
 » soumis vis-à-vis de vous. Quand j'en  
 » pris l'engagement, vous me dites que  
 » je demeurais toujours maître de le ré-  
 » tracter; or, à compter de cet instant,  
 » je veux rentrer dans la classe commune  
 » des citoyens. Je me remets sous l'action  
 » de vos lois civiles; je réclame vos tri-  
 » bunaux. Je n'implore pas leur faveur,  
 » mais seulement leur justice et leur ju-  
 » gement. Je pense, M. le Général, que  
 » vous portez trop de respect à vos lois,  
 » et avez trop de justice naturelle dans  
 » le cœur, pour vous faire l'injure de  
 » vous observer que vous deviendriez  
 » responsable de toutes les violations que  
 » ces lois peuvent éprouver vis-à-vis de  
 » moi, directement et indirectement. Je  
 » ne pense pas que la lettre de vos ins-

» tructions, qui vous porterait à me re-  
 » tenir ici ou au Cap plusieurs mois pri-  
 » sonnier, pût vous mettre à l'abri de  
 » l'esprit de ces mêmes instructions,  
 » invoqué par la force, la supériorité,  
 » la majesté des lois.

» Ces instructions, si j'ai compris, en  
 » vous prescrivant de retenir toute per-  
 » sonne de l'établissement de Longwood  
 » un certain temps, avant de la rendre à  
 » la liberté, n'ont pour but, sans doute,  
 » que de dérouter et de laisser vieillir  
 » les communications que l'on pourrait  
 » avoir eues avec cette affreuse prison.  
 » Or, la manière dont j'en ai été enlevé  
 » a suffi pour remplir ce but. On m'a  
 » rendu impossible d'en emporter au-  
 » cune idée du moment. J'y ai été comme  
 » frappé de mort subite. D'ailleurs, en-  
 » voyé en Angleterre comme prévenu,  
 » et sous l'action des lois, si je suis trouvé  
 » coupable, elles pourvoient assez à l'in-  
 » convénient qu'on a voulu éviter. Si je  
 » ne le suis pas, il restera contre moi  
 » l'*alien-bill*, ou même encore ma sou-  
 » mission volontaire donnée ici d'avance  
 » à toutes les précautions, même arbi-  
 » traires, qu'on croira devoir prendre à  
 » ce sujet, vis-à-vis de moi.